

il est question de nous ménager une postérité digne de nous, & qui nous surpasse même s'il est possible. Les peuples superstitieux établissent d'abord les Loix de leur religion; & c'est ainsi qu'en trompant l'esprit des enfans, ils sont parvenus à faire régner impérieusement l'ignorance & l'erreur, & à contraindre la philosophie à n'oser se montrer, ou à se rétracter quand elle avoit laissé percer quelques uns de ses rayons. A leur exemple, & pour le triomphe de la vérité, faisons ce qu'ils ont fait en faveur de leurs préjugés. Les tems, continuera-t-il, sont arrivés où la philosophie peut se montrer toute entière, tous les voiles qui couvrent la nature doivent tomber à la fois. N'ayons aucun de ces ménagemens pernicieux par lesquels nous étions obligés de déguiser notre doctrine, tandis que nous vivions au milieu d'une multitude aveugle, intolérante & incapable de s'élever jusqu'à nous. N'ayons plus de secrets, prodiguons toutes nos richesses, montrons que nous sommes des pères tendres, en épargnant à nos enfans les fatigues que nous a causées la recherche

de la vérité : laissons-leur un héritage qui ne leur aura rien coûté. On ne peut familiariser de trop bonne heure les esprits avec nos principes; il faut apprendre à nos enfans nos conséquences, avant qu'ils soient en état de les appercevoir par eux-mêmes. C'est par cette sage éducation que les hommes les plus grossiers comprendront sans peine nos écrits les plus profonds & les plus sublimes.

Après avoir entendu un si beau discours, la diète nationale portera sans doute une Loi pour ordonner aux pères d'enseigner à leurs enfans qu'il n'y a point de Dieu, & que les ignorans ont appelé de ce nom effrayant une certaine harmonie, un certain mouvement, un certain rapport, en vertu desquels toutes les parties de l'univers agissent ensemble, se soutiennent, se défendent & se détruisent tour-à-tour pour se reproduire; de manière que le monde, ouvrage à quelques égards admirable, est plein cependant de tant de défauts & d'imperfections, qu'il ne peut avoir été fait par un être infiniment intelligent, infiniment sage & infiniment puissant.



Pour prouver cette vérité fondamentale, on étalera avec soin cette longue suite de misères & de calamités qui poursuivent le genre humain. La Providence n'est donc qu'un mot vuide de sens que les sots ont imaginé contre toute raison, pour exprimer une chimère qui n'existe pas, c'est-à-dire, l'action par laquelle un Etre suprême est supposé conserver & gouverner l'univers. Après cette première leçon, il sera ordonné à tout père d'ajouter que le monde est éternel & subsiste par lui-même; puisque la création, qui est l'action de tirer une chose du néant, est impossible. Mais si on aime mieux que l'ordre que nous voyons dans l'univers, ait succédé à un chaos, & ait eu un commencement, il sera permis de dire que c'est l'ouvrage du hasard & le fruit d'une combinaison fortuite des élémens.

Après avoir développé d'une manière si claire & si satisfaisante ce que c'est que l'ame du monde, on passera à l'explication de la nôtre. La substance qui pense en nous, demandera-t-on à un enfant, est-elle distinguée par la nature de la matière qui

compose notre corps? Et la Loi ordonnera qu'avant de répondre, on l'accoutumera à faire un éclat de rire, ou à laisser comme échapper un sourire dédaigneux: cela revient au même. Il dira ensuite que la spiritualité de l'ame est une de ces rêveries agréables qui doivent être releguées dans le pays des Sylphes & des Gnomes; que la pensée est une propriété de la matière, quand elle est organisée d'une façon propre à former un homme, un singe, un chien, un cheval, &c. & que la matière, suivant qu'elle est arrangée pour former des organes plus ou moins subtils, plus ou moins déliés, plus ou moins disposés à agir de concert & rapidement les uns sur les autres, est aussi plus ou moins propre à penser.

Demanderez-vous à un petit Athée de huit ou dix ans ce que c'est que la mort? Il sera assez bien instruit pour vous répondre que c'est la cessation du mouvement nécessaire pour entretenir la sorte d'organisation qui fait penser, boire, manger, voir, marcher, entendre, toucher, &c. S'il a même quelque mémoire, & qu'on ait pris un soin particulier de son édu-



cation, il vous fera quelques plaisanteries sur les fables dont on a la folie de nous attrister en nous parlant d'une autre vie. Il prendra même quelquefois le ton de son précepteur, & ne manquera pas de se féliciter du bonheur qu'il a d'avoir tété en naissant le lait de la philosophie, & d'être débarrassé pour toujours des terreurs paniques qui désolent les hommes aveuglés par le mensonge & les préjugés, & qui n'osant jouir sans crainte & sans remords des douceurs de la vie, se rendent en effet malheureux dans l'espérance d'un bonheur chimérique.

A peine sera-t-il instruit qu'il n'y a point de Dieu, & que cette vie n'est suivie d'aucune récompense ni d'aucun châtement, qu'il sera tems de lui apprendre que l'homme n'est point libre, & qu'il doit se défier de ce sentiment intérieur qui voudroit lui persuader qu'il est le maître de ses actions. Il faudra dire & redire à cet enfant que toute la sagesse humaine consiste à éviter la douleur & trouver le plaisir; que ces Loix naturelles dont les sots & les pédans

font tant de bruit en voulant relever les droits de la raison, ne sont que cet amour de soi-même par lequel chaque individu se regarde & doit se regarder comme le centre, l'objet & la fin de tout; que l'empire du monde est abandonné à nos passions; & que notre raison, destinée à les servir, parce qu'elle a moins de force qu'elle, doit leur fournir simplement les moyens de se satisfaire avec plus de facilité.

Vous n'êtes pas au bout, Milord, des sublimes instructions qu'une République d'Athées doit donner à ses jeunes élèves. Après leur avoir bien gravé dans l'esprit qu'il n'y a ni justice ni injustice, ni vertu ni vice; & en attendant qu'ils puissent lire par eux-mêmes dans quelques ouvrages admirables la démonstration de ces vérités, les instituteurs seront chargés, par la Loi, de ne rien négliger pour les prémunir contre les préjugés de l'ignorance & de la superstition, & les accoutumer à une logique mâle & vigoureuse qui ne se laisse point effrayer par des conséquences quelquefois un peu révoltantes. Pour essayer les forces



d'un enfant, on lui proposera différens petits problèmes à résoudre. Par exemple, on lui demandera s'il regarde du même oeil la personne qui lui donne un jouet & son camarade envieux qui le brise par jalousie, ou qui le dérobe. S'il hésite à répondre, & que sa reconnoissance & son indignation lui fassent en quelque sorte oublier le grand principe que toutes les actions sont égales, il est essentiel de lui faire honte de son embarras. On n'aura pas fait vingt fois à un enfant des questions pareilles à celles que vous venez d'entendre, que son esprit aguerri contre je ne fais quels sentimens que la nature a placés dans notre cœur, s'accoutumera à cette humanité indulgente qui excuse tout; & acquerra cette noblesse de penser qui ne s'étonne de rien. A quinze ans un jeune Athée sera assez formé pour n'être point surpris que ses maîtres ne mettent aucune différence entre Caton & Catilina, & les estiment également.

Voilà, Milord, la doctrine funeste dont l'Athéisme infecte nécessairement les esprits; voilà ce que devient la morale, après qu'on a cessé de

reconnoître l'existence d'un Dieu; & je vous demande à mon tour si une République qui pousseroit l'absurdité jusqu'à vouloir faire de bons citoyens en jettant dans toutes les ames des semences de scélératesse, pourroit subsister. Je vous demande, Milord, si ces philosophes sublimes qui connoissent tout hors les hommes au milieu desquels ils vivent, pourroient porter leurs Loix & instruire leur jeunesse, sans s'apercevoir de leur extravagance. Qui d'entr'eux seroit assez hardi pour ne pas trembler en voyant qu'il ne s'agit que de ses intérêts les plus chers, son repos, sa fortune & sa vie, à une canaille dont il faut continuellement se défier? Qui d'entr'eux ne sentiroit pas enfin le besoin que nous avons d'un Dieu, d'une Providence & de la morale, & que la probité de nos pareils nous est nécessaire pour dormir tranquillement.

Si la vérité, Milord, est toujours utile, l'Athéisme n'est donc pas la vérité, car il est toujours plus funeste aux hommes que la guerre, la famine & la peste. Messieurs, prendrois-je la liberté de dire à la diète générale de la République de Bayle, j'admire



l'art extrême avec lequel vous entassez précautions sur précautions pour vous engager à être honnêtes gens ; mais pourquoi ne remarquez - vous pas qu'avec un peu de vertu vous produiriez , d'une manière plus simple , plus facile & plus sûre , les effets que vous attendez inutilement de vos Loix ? Les philosophes sont amis d'une certaine simplicité dans leurs opérations , pourquoi donc votre code est-il si compliqué ? Pourquoi avez-vous tant de Loix ? J'ai peur que quelque esprit malin ne dise que vous vous défiez de votre philosophie & de vos citoyens. Voulant faire ce qu'on appelle vulgairement des Magistrats intègres, vigilans, courageux & justes, il me semble que vous devriez donner quelque valeur à la vertu. Pourquoi donc élevez-vous vos enfans dans une doctrine qui leur apprend que les hommes font ce qu'il plaît à un destin aveugle, & non pas ce qu'ils desireroient d'être ; & que l'intégrité, la vigilance, le courage & la justice, vains noms, ne valent pas mieux dans le fond que la fraude, la négligence, la poltronnerie & l'injustice ? si la vertu n'est qu'un

qu'un préjugé inutile, tâchez de vous en passer ; si elle est un bien réel, ayez le bon sens d'y préparer le cœur de vos enfans. Vous aurez beau faire, je craindrai toujours que vos Loix ne soient jamais assez sévères pour contenir des hommes aguerris à la magnanimité de vos principes. Si n'oubliant pas votre doctrine sur la méchanceté du cœur humain, vous prenez le parti de doubler le nombre de vos Magistrats, je prendrai la liberté de vous représenter que cette ressource n'aura aucun succès ; & que deux Magistrats choisis parmi des citoyens mal-honnêtes gens, ne sont pas plus utiles à la société qu'un seul.

En effet, Milord, il ne faut pas penser que les citoyens de la République de Bayle imitassent dans leur conduite, ces Athées qui sont aujourd'hui dispersés dans toute l'Europe. Si ceux-ci ne sont pas les plus méchans des hommes ; s'ils dérogent quelquefois aux principes de leur philosophie ; si des mouvemens involontaires de probité préviennent leurs réflexions quand il faut agir, ils le doivent à l'éducation humaine qu'ils ont reçue.



Quand ils ont commencé à philosopher, ils avoient déjà dans le cœur des principes assez profondément gravés pour ne pouvoir être entièrement effacés; ils avoient déjà contracté des habitudes; & leur caractère qui étoit formé, a pu s'altérer, mais n'a pas entièrement été changé par leurs spéculations. Aujourd'hui que nos Athées vivent avec des hommes moins habiles qu'eux, & assez simples pour croire au vice & à la vertu; ils sont invités, par leur propre intérêt, par la crainte du mépris & de la haine publique, à se refuser aux conséquences pratiques de leur philosophie; ils contrefont les honnêtes gens par condescendance pour nous, & parce qu'ils sont encore quelque cas de l'opinion publique. Mais toutes ces barrières ne seront-elles pas levées dans une République d'Athées?

Messieurs, dirois-je encore, vous vous vantez de connoître tous les mystères & tous les secrets de ce que vous appelez la grande ame de l'univers; mais pour former une société, n'auriez-vous pas dû prudemment commencer par étudier le cœur humain? Pouvez-vous ignorer que les vertus & les vices qui font

fleurir ou qui perdent les Etats, ne sont rares ou communs qu'autant que le Législateur prend un soin particulier de cultiver les bonnes mœurs? Pourquoi ne savez-vous pas que ces Loix perdent beaucoup de leur pouvoir, si l'éducation ne nous fait contracter des habitudes louables, avant même que notre raison soit en état de juger de tout le mal que les vices font aux hommes? Nous avons besoin d'apprendre à avoir une conscience & des remords avant même que de connoître le prix de la vertu. Pour votre honneur ne soyez plus en contradiction avec vous-mêmes; ne dites plus que des politiques adroits ont imaginé un Dieu, une Providence, l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenses dans une seconde vie, pour gouverner plus aisément les hommes dans celle-ci; ou convenant de l'utilité de cette doctrine, ne soyez point assez mal-habiles pour n'en vouloir tirer aucun secours. Vous avez, sans doute, trouvé quelquefois en vous-mêmes des sentimens de justice, d'humanité & de bienfaisance; si la nature nous les a donnés pour notre



avantage commun, pourquoi travaillez-vous, je vous prie, à les étouffer? S'ils font l'ouvrage de l'art & de l'éducation, pourquoi voulez-vous que votre éducation nous rende méchans, tandis qu'il seroit aisé de nous rendre meilleurs? Je vous le demande, votre haute prudence n'a-t-elle point la-dessus quelque reproche à se faire? Le sentiment de la honte que nous éprouvons quand nous sommes blâmés, est un des présens les plus précieux que la nature ait pu nous faire. De grace, Messieurs, pourquoi n'en profitez-vous pas pour nous détourner des actions qui sont nuisibles à la société? Si les peines que vous infligerez aux coupables, ne touchent que le corps; si elles ne frappent pas l'âme en la couvrant de confusion, à votre place je n'espérerois pas que les supplices les plus durs fussent capables d'intimider & d'arrêter vos intrépides citoyens; ils seront bien forts contre les Loix, quand ils seront parvenus à braver la honte. Dès qu'on est sans morale, il ne faut pas un courage bien extraordinaire pour s'accoutumer à regarder la roue & des tortures

encore plus cruelles, comme une violente attaque de goutte ou de colique. Vous aurez le chagrin de voir mille coquins assez robustes & assez philosophes pour se persuader que ce n'est pas un si grand malheur de périr sous la main d'un bourreau. Ils s'enhardiront au crime, en se disant que si leur fin est douloureuse, elle est courte. Peut-être parviendront-ils à se féliciter de n'être pas exposés à végéter misérablement dans une triste vieillesse, pour mourir dans un lit, tourmentés par des douleurs aiguës, ou par une défaillance encore plus insupportable. Si les supplices sont inutiles pour détourner du mal, soyez sûr que vos citoyens se moqueront des récompenses que vous leur présenterez pour les inviter au bien; ils se croiroient vos dupes en tâchant de les mériter. En effet, les récompenses ne sont rien, quand elles ne sont pas distribuées par des hommes capables d'apprécier nos actions. Quelle vertu peut-on estimer, quand par ses principes on ne peut mépriser aucun vice?

Je vous prie de remarquer, Milord,